



Christophe BOUTIN (présentés par) **Les grands discours du XX^e siècle** 2009, Paris, Flammarion, Champs classiques Compte rendu d'Andrée Tabouret-Keller, Université de Strasbourg

DANS **LANGAGE ET SOCIÉTÉ** 2012/3 n° 141, PAGES 146A À 148
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME**

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735114238

DOI 10.3917/l.s.141.0147

Date de mise en ligne : 18/09/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-146a?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Comptes rendus



Ruth AMOSSY

La présentation de soi

2010, PUF, collection « L'interrogation philosophique »

Compte rendu de C. Trimaille, Lidilem, Université Stendhal Grenoble III

L'objectif de cet ouvrage est de « mettre en évidence l'unité d'un phénomène généralisé : la présentation de soi dans sa dimension verbale » en explorant « le fonctionnement, les fonctions sociales et les enjeux » (p. 209). Ruth Amossy s'attache avec minutie et clarté à apporter des éléments de réponses théoriques, abondamment illustrées par des exemples et des analyses, à la question qui structure le livre : comment les moyens verbaux et discursifs sont mis au service de stratégies qui ont pour fonction de dire et de construire (en confirmant, infirmant ou réifiant) des positionnements qui deviennent des composantes discursives de l'identité du locuteur.

L'ouvrage, est structuré en deux grandes parties, précédées d'une introduction qui en présente les objectifs et les grandes lignes.

La première partie est constituée de 3 chapitres dont les deux premiers proposent un cheminement dans le temps, les approches et les disciplines pour poser les bases théoriques de la réflexion. Dans le premier chapitre, l'auteure croise et assimile des outils conceptuels en apparence aussi éloignés que la notion aristotélicienne d'ethos et celle, centrale dans l'œuvre et la microsociologie d'E. Goffman, de *présentation de soi* (désormais PdS) qu'elle combine à la notion d'image de soi dans les discours de D. Maingueneau.

Le chapitre deux ancre les comportements verbaux et les discours, empiriquement appréhendables au niveau de leur production individuelle, dans les toiles de significations sociales partagées que constituent les représentations sociales. Parmi ces connaissances socialement élaborées et partagées (Jodelet, 1989) certaines se cristallisent parfois en stéréotypes qui fondent des attentes en termes de ligne de conduite verbale ou interactionnelle. Dans ce chapitre, RA aborde ainsi le rôle que joue la convocation de certaines figures ou ethos prototypiques dans les PdS

plus ou moins finalisées et stratégiques. L'auteure analyse également la contribution de formes constitutives des répertoires verbaux et discursifs dans la construction, discursive et sociolinguistique, des groupes, dans l'établissement de frontières entre le même et l'autre. Ce faisant, elle aborde indirectement des questions traitées en sociolinguistique, en anthropologie linguistique ou en ethnométhodologie, comme celles de l'indexicalité des formes verbales qui se prêtent à des processus interactifs d'iconisation (Irvine & Gal, 2000), et fonctionnent comme ressources de catégorisation.

En explorant la notion d'*ethos préalable* et ses liens avec l'ethos discursif, construit *hic et nunc* dans et par le discours, le troisième chapitre questionne les rapports dialogiques, historiquement et culturellement situés entre discours et interdiscours et entre parole, statut de l'énonciateur, crédibilité, autorité et pouvoir. À la croisée de différentes traditions disciplinaires, l'auteure apporte des éléments de réponse à la question de savoir comment la PdS est le lieu d'une négociation entre position (état) et positionnement (processus) (p. 85). Ce chapitre est ainsi l'occasion d'une confrontation entre la position de Bourdieu (pour qui l'autorité tient essentiellement au statut et à la fonction du locuteur ainsi qu'à l'adéquation de sa parole à ses caractéristiques statutaires) et la tradition rhétorique, selon laquelle le discours peut emporter l'adhésion quelle que soit l'identité préalable de l'énonciateur.

Loin de spéculations « purement » théoriques, cette partie dans laquelle l'auteure construit les fondements de sa thèse est abondamment illustrée par des exemples et des analyses de discours politiques, de conversations amicales, de posts sur des forums ou encore de pratiques langagières de jeunes banlieusards.

La seconde partie débute par un quatrième chapitre qui, en revenant aux origines de la problématique énonciative chez Benveniste, s'intéresse aux relations dialogiques et constructivistes au sein de l'indissociable couple interlocutif *je/tu*. Amossy y revient sur la question de la dialectique entre subjectivité – déterminée à la fois par la langue et ses potentialités dénotatives, par la constitution du sujet dans son énonciation et par les conditions sociales (larges et immédiates) de l'énonciation – et la PdS comme manifestation de l'agentivité et de la responsabilité du sujet. Différentes configurations énonciatives au sein desquelles s'opère la PdS sont présentées et analysées.

Le chapitre suivant traite de la PdS dans ce qui constitue en quelque sorte le « droit commun » des échanges verbaux, c'est-à-dire les discours polymères, en interaction, configuration communicative qui implique

une gestion collective et une négociation de l'éthos. Mais Amossy insiste sur le fait que même dans le cas de discours monogérés, et de réponses/réactions différées, tout ethos est produit et redéfini de façon collective. Dans les interactions synchrones, orales ou écrites, les façons dont les locuteurs cogèrent, de façon collaborative ou agonale, les images de soi en construction sont étudiées dans différents genres discursifs. Une section est consacrée aux utilisations stratégiques de discours rapportés dans la construction d'éthos, montrant que la convocation et la mise en scène de la parole d'autrui sont l'une des ressources à la disposition des sujets parlants pour se présenter et se donner à percevoir.

Dans les chapitres 6 et 7 Ruth Amossy s'intéresse aux discours dans lesquels la présentation d'un soi individuel est partiellement ou totalement mise en retrait, suspendue ou diluée, soit parce que l'énonciateur entend inscrire sa parole dans un discours attribuable à une entité collective, soit parce qu'il s'efface ou se dissimule en tant que producteur du discours, comme dans le cas du discours scientifique ou philosophique. S'appuyant sur des analyses de discours aussi variés que ceux contenus dans le rapport d'une commission gouvernementale israélienne, dans les discours du PCF, ou encore une pétition contre le travail dominical, l'auteure aborde de façon détaillée les liens parfois problématiques entre la PdS individuelle et la production discursive d'éthos collectifs. Après être revenue sur la polysémie du pronom *nous*, elle en examine les diverses fonctions (capacité à fusionner des « je », à inclure des « tu ») dans les discours. Puis Amossy observe comment l'inscription du sujet parlant dans une entité collective peut servir l'énonciateur dans la construction d'éléments de son propre ethos discursif.

Dans le chapitre 7, sont particulièrement examinés les rapports entre la dissimulation des scripteurs/locuteurs, autorité et responsabilité. RA y analyse dans quelle mesure les habitus discursifs journalistiques, scientifiques et philosophiques – actualisés dans des discours monogérés et ancrés dans une matérialité scripturale – satisfont à la fonction première de l'éthos qui est de « rapporter le discours à une source fiable et à un locuteur digne de confiance » malgré ou grâce à l'effacement énonciatif du sujet.

Dans sa conclusion, Amossy offre une synthèse des travaux présentés. Elle y souligne la diversité des domaines dans lesquels se manifeste la PdS, ce qui justifie l'approche transversale et le dialogue entre des disciplines et des champs de sciences humaines et sociales qui s'ignorent souvent, malgré des objets et des préoccupations partagés. Outre

les approches linguistiques, rhétoriques et sociologiques intégrées par l'auteure dans l'attention qu'elle porte à « la construction discursive des images de soi, leur relation constitutive à l'autre, leur potentiel identitaire et leur capacité d'influence » (p. 210), la perspective adoptée rejoint des questionnements et des concepts sociolinguistiques tels que ceux théorisés par Eckert (2000) dans son approche du style (*cf.* la notion de *persona*) ou les différents types de positionnement distingués par Jaffe (2009) avec la notion de *stance*.

Eckert, P., 2000, *Linguistic variation as social practice*, Oxford, Blackwell.

Jaffe, A., 2009, *Stance. Sociolinguistic perspectives*, Oxford, Oxford University Press.

Irvine, J. T. & Gal, S., 2000, « Language ideology and linguistic differentiation », in P. V. Kroskrity (ed.), *Regimes of language: Ideologies, politics and identities*, Oxford, James Currey, 35-83.

Jodelet, D. 1989, *Les représentations sociales*, Paris PUF.

Christophe BOUTIN (présentés par)

Les grands discours du XX^e siècle

2009, Paris, Flammarion, Champs classiques

Compte rendu d'Andrée Tabouret-Keller, Université de Strasbourg

Il s'agit de 52 discours présentés par Christophe Boutin (Université de Caen, droit constitutionnel et histoire des idées politiques) selon l'ordre chronologique, de Jean Jaurès (juillet 1914) à Barak Obama (novembre 2008). 52 discours tenus par 50 hommes et 2 femmes seulement : Dolorès Ibarruri ou « La Passionaria » (juillet 1936) et Simone Weil (novembre 1974). Par ordre d'importance, Charles de Gaulle est représenté par 9 discours (18 et 22 juin 1940, août 1944, juin et septembre 1946, juin 1958, avril 1961, juillet 1967, mai 1968), John Fitzgerald Kennedy par 3 (janvier 1961, octobre 1962, juin 1963), par 2 sont représentés : Léon Blum (septembre 1936, août 1946), Franklin Delano Roosevelt (mars 1933, décembre 1941), Philippe Pétain (juin 1940, octobre 1940), Joseph Staline (août 1939, juillet 1941), François Mitterand (juin 1971, octobre 1981)

Sont représentés par un seul discours : Lénine (avril 1917), Georges Clémenceau (novembre 1917), Wilson (janvier 1918), Benito Mussolini (janvier 1925), Adolf Hitler (octobre 1941), Harry S. Truman (août 1945), Empereur Hirohito (août 1945), Winston Churchill (mars 1946), David

Ben Gourion (mai 1948), Robert Schuman (mai 1950), Jean Monnet (avril 1952), Abbé Pierre (février 1954), Nikita Krouchtchev (février 1956), Mao Zedong (février 1957), Martin Luther King (août 1963), André Malraux (décembre 1974), Anouar El-Sadate (novembre 1977), Jacques Chirac (décembre 1978), Robert Badinter (mai 1981), Jean-Paul II (octobre 1986), Aimé Césaire (février 1987), Yasser Arafat (décembre 1988), Nelson Mandela (mai 1994), Dominique de Villepin (février 2003) et Vladimir Poutine (février 2007). Une brève présentation par Christophe Boutin précède chaque discours en précisant les circonstances historiques générales et des événements locaux qui le précèdent, l'accompagnent, éventuellement lui succèdent.

Boutin est l'auteur d'une importante introduction intitulée « L'ultime magie du politique » (p. I-IV), elle lui permet de préciser la portée d'ensemble de ces discours comme l'indique le titre de ses trois parties : « Au cœur de la cité : l'homme et la foule », « Discours opportunistes et discours visionnaires », « La fabrique du discours : de l'*inventio* à l'incarnation ». Les grands discours politiques sont indéniablement le fruit du moment et ceux présentés au lecteur dans cet ouvrage scandent les temps forts du XX^e siècle, ils sont le fait de l'homme politique moderne qui ne peut ignorer l'opinion publique, qui esquisse, voire fait appel à un choix de société auquel ceux à qui il s'adresse peuvent parfois participer directement, par leur vote. Un tel discours politique n'a rien à voir avec ce discours *sur* la politique que chacun de nous peut se plaire à tenir. L'homme politique qui le tient destine généralement son discours à un large public, il entend influencer directement sur la vie de la cité et marquer son temps et les mémoires en visant les fondements même de la société par la question du « vouloir vivre ensemble » : « volonté de nouveau départ, de changement... mais sans rupture, bref ce jeu subtil entre une cohésion à maintenir et de nouvelles orientations à définir » (p. V). Qu'il arrive aux hommes politiques « de contribuer à certains choix, certes, qu'ils en créent à eux seuls les conditions, sans doute pas [...] C'est toute leur ambiguïté, et c'est toute l'ambiguïté du politique » (p. VII).

Il convient de se féliciter de disposer de ces sources en précisant que l'ouvrage ne peut être vendu : il est offert pour l'achat de deux volumes de la collection « Champs ». Renseignements pris, il s'agirait de problèmes de *copyright*. Les tâches qu'un tel recueil appellent sont étendues, les deux suivantes s'imposent : soumettre les textes à une analyse de discours critique, les situer par rapport à leur historicité. L'analyse de discours critique devrait entre autre, permettre de dégager les traits communs à l'ensemble des discours comme la répétition, voire le martèlement de mots chocs

tels « nation, peuple, liberté, voire Dieu », de modes d'argumentation tel « il faut, il s'impose », de dégager les traits propres à chaque auteur, sa manière personnelle de se mettre en avant, de convaincre. Situer les discours par rapport à leur historicité : leur temps et ce qu'ils impliquaient par rapport à des passés proches ou plus lointains, par rapport à leur immédiateté, par rapport à des futurs proches ou plus lointains, ce qu'ils impliquent aujourd'hui pour les jeunes générations pour lesquelles le XX^e siècle est déjà le passé, parfois déjà lointain, et l'avenir une incertitude. Pour les générations pour lesquelles ce siècle résonne encore, leur régime d'historicité (Hartog, 2012, p. 257) n'est plus le même : « Et tout d'un coup on tourne le dos. Et le monde entier a changé de face » (Péguy, 1992, p. 1206, cité d'après Hartog, *op. cit.*, p. 260).

Ma propre lecture qui s'étale sur trois mois, me laisse sans recul immédiat : une impression d'extrême hétérogénéité entre les continents, les périodes, les idéaux, les hommes et leurs ambitions, les enjeux politiques, la quasi permanence de conflits armés, le peu de paix. Ressort pour moi par la tenue et la rigueur de son analyse le discours de Roosevelt de mars 1933, je cite : « Face au manque de crédit, ils n'ont rien trouvé de mieux que de prêter d'avantage » (*Les grands discours*, 2009, p. 39). À l'époque, le pronom « ils » représente « les cambistes sans scrupules », des professionnels qui assurent la négociation des opérations de change ; chacun aujourd'hui pourra le préciser en des termes contemporains, par exemple par « nos hommes politiques ». Ressort encore le texte du rapport secret de Krouchtchev de février 1956 : pas un mot de trop, pas une seule concession par rapport au titre de ce rapport « Abolir le culte de Staline ». Enfin, ressort l'émotion suscitée par le discours d'investiture de Nelson Mandela de mai 1994. Voilà un homme qui est en prison depuis 1962, en résidence surveillée depuis 1988, et qui ne recule pas devant l'immense défi d'en finir avec l'apartheid, d'établir un régime de transition et puis d'instaurer un régime démocratique d'égalité des droits en Afrique du Sud. Presque vingt ans après, cette ambition est encore partiellement en chantier.

BIBLIOGRAPHIE

- Hartog François, 2012, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, le Seuil, Collection « La librairie du XXI^e siècle ».
- Péguy Charles, 1992, *Œuvres en prose complètes, Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, Paris, Gallimard, Collection « Bibl. de la Pléiade », III, p. 1206.

Alexandre DUCHÊNE, Monica HELLER (eds)

Language in Late Capitalism: Pride and Profit

Routledge, 2012, 269 pages

Compte rendu de James Costa, Laboratoire ICAR, Institut français de l'éducation, École Normale Supérieure de Lyon

Language in Late Capitalism: Pride and Profit est un livre important, et ce à plusieurs titres. Important avant tout par la qualité de l'ensemble des contributions. Important aussi pour ce qu'il apporte au débat collectif en sociolinguistique et en anthropologie linguistique : une approche originale et nouvelle pour appréhender les problématiques langagières à notre époque. Important enfin et peut-être surtout pour les questions que posent les différents contributeurs à la sociolinguistique en général. En ce sens, *Language in Late Capitalism* constitue une première publication prometteuse pour la collection 'Critical Studies in Multilingualism' (Routledge) dirigée par Marilyn Martin-Jones.

Ce compte rendu de lecture proposera un résumé des enjeux dégagés dans l'ensemble de l'ouvrage avant de proposer une discussion critique.

Les onze chapitres du livre sont structurés autour de deux notions, que les directeurs de la publication identifient comme *pride* (fierté) et *profit*. Ces deux notions sont à la fois distinctes et profondément imbriquées l'une dans l'autre comme le montrent l'ensemble des contributions. La fierté liée à la connaissance d'une langue ou à des pratiques langagières spécifiques serait un produit de la construction des États-nations aux XVIII^e et XIX^e siècles, et résulterait de la nécessité de reconfigurer les frontières en vue de faire naître un marché national. La construction de la fierté nationale, dans laquelle la langue nationale joue un rôle crucial, permet de transcender en apparence d'autres catégories, classes sociales, genre, âge, pour fabriquer des citoyens – dans le même temps elle oriente les comportements des consommateurs vers le marché national. Le contrôle des ressources langagières qui commandent les mécanismes de fierté, et de la langue légitime, est donc un élément essentiel de la construction de positions de pouvoir au service d'un groupe social particulier, dans le cas des États-nations les bourgeoisies nationales. Pour Heller et Duchêne, le capitalisme tardif se caractérise (entre autres éléments) par un déplacement du discours traditionnel de fierté vers un discours plus complexe dans lequel les notions de fierté et de profit sont plus intimement mêlées. Ainsi, on constate que les défenseurs de langues minoritaires articulent de manière croissante un discours de valorisation économique de ces langues, en plus d'un discours régionaliste plus traditionnel qui exalterait les vertus propres de la langue

en question, et du peuple qui lui serait rattaché. Dans d'autres cas, on assiste à une tentative de déconstruire le lien langue/authenticité en faveur d'une vision du langage comme ensemble de compétences. La commodification (marchandisation) des langues qui résulte de ces processus peut par ailleurs faire naître des tensions autour du contrôle de ces nouvelles ressources et de la détermination de leur valeur : qui en décide ? Sur quels marchés ? Quels critères permettent de décider de la légitimité ou non de nouvelles variétés langagières ? Au final, Heller et Duchêne estiment que le terrain langagier fournit une fenêtre privilégiée en vue de l'exploration du fonctionnement du capitalisme tardif, permettant en outre de faire ressortir quelques-unes des tensions qui traversent notre époque, que ce soit dans le monde du travail, dans celui du sport, dans le maintien d'États-nations ou dans la défense de langues minoritaires. L'ensemble de ces contextes permet aux différents contributeurs du volume d'explorer le rôle de plus en plus important du langage et de la communication aujourd'hui à travers le monde.

Le chapitre de Gal constitue un quasi-complément à l'introduction, en ce sens qu'il tente de retracer d'un point de vue historique les formulations de discours sur le langage en termes de fierté et de profit, que Gal considère comme un axe de différenciation, en remontant jusqu'aux débats philosophiques qui traversent l'époque moderne (en particulier à travers les figures de Locke et Herder). Gal applique en outre à cet axe de différenciation une analyse en termes de récursivité fractale, pour montrer qu'au sein d'un même contexte idéologique une opposition saillante à un niveau donné peut être projetée à l'intérieur d'un des termes de la distinction initiale : ainsi, dans un discours de profit, qui semble a priori exclure la fierté telle qu'elle était auparavant conçue, l'opposition initiale peut se projeter au sein de la catégorie de profit et y recréer le couple fierté/profit. Ainsi, Gal retrace-t-elle une généalogie de discours autour des langues en Europe depuis le XVIII^e siècle jusqu'à la construction européenne, en s'intéressant en particulier à la manière dont est construit le multilinguisme par les institutions européennes.

Duchêne et Del Percio étudient ensuite le rôle du langage dans la commodification de la fierté qui existe autour du club de football de Bâle, en posant les questions suivantes : à qui appartient la fierté ? Qui en profite ? Qui profite de sa marchandisation ? Quelles tensions ces processus mettent-ils en œuvre ? Urla pose des questions similaires à propos de la langue basque, et montre comment certaines techniques de management appelées 'total quality management' ont été adoptées par des militants basques en Espagne au cours des années 1990, alors même

que par ailleurs les options politiques qu'elles présupposaient allaient à l'encontre de celles qui dominaient chez les militants. Ce terrain permet de s'interroger sur quels éléments deviennent quantifiables lorsque la langue est de plus en plus chosifiée et quantifiée, et quels éléments échappent à ces logiques. Pujolar et Jones s'interrogent quant à eux sur la manière dont la langue et la littérature vernaculaires permettent à certains (militants, institutions par exemple) de se réapproprier l'espace (tout en le préparant pour une exploitation commerciale touristique) dans un contexte de mobilité accrue en s'appuyant sur la muséification des littératures catalane et galloise en particulier. Blackledge et Creese posent des questions proches, liées également à des enjeux de mobilité, en s'intéressant cette fois à la persistance d'idéologies langagières nationales chez des descendants de migrants du Bangladesh en Angleterre.

Daveluy d'une part, et Heller et Bell de l'autre, s'interrogent sur le rôle du langage dans le maintien d'une certaine idée d'un Canada bilingue, en se focalisant respectivement sur la marine royale canadienne et sur les migrations saisonnières de travail dans les Territoires du Nord-Ouest. Heller et Bell se centrent sur la tension entre mobilité et fixité dans la construction d'une communauté francophone permanente et légitime dans ces régions canadiennes, en dressant un parallèle entre la mobilité contemporaine et celle qui existait dans d'autres provinces au début du XX^e siècle. Elles montrent notamment comment la nouvelle économie déstabilise la reproduction de la catégorie de 'francophone' dans son sens traditionnel.

Les deux chapitres suivants s'intéressent au monde du travail : Lorente explique comment l'État philippin a encouragé les migrations internationales de ses citoyens à travers la promotion d'une flexibilité totale, y compris linguistique, dans le système éducatif, au détriment peut être de la construction d'une fierté nationale selon le modèle moderniste habituel. La fierté vient alors se loger justement dans cette flexibilité. Boutet s'intéresse pour sa part à ces figures emblématiques du capitalisme tardif que sont les travailleurs dans les centres d'appel, pour lesquels 'la part langagière du travail' est prépondérante. À travers une étude comprenant une importante partie historiographie, elle montre comment le langage, d'indésirable dans le travail à la chaîne, est devenu lui-même, par un processus poussé de standardisation, une composante d'un nouveau type de travail à la chaîne, le télétravail, opéré par des 'travailleurs langagiers'. Cette situation pose à son tour de nombreuses questions en termes de modification des rapports de domination, et de leur acceptation par ces nouveaux OS qui semblent souvent s'ignorer tels.

Enfin, Bonnie McElhinny, à partir d'une étude du terme clef 'communautés de pratiques', dresse un parallèle entre l'évolution de son usage en sociolinguistique féministe et dans l'entreprise, pour montrer comment certaines structures de domination peuvent se maintenir en se déplaçant discursivement.

S'il s'agit indubitablement d'un ouvrage fondamental, il faut également conclure qu'il s'agit d'un livre qui présente des réflexions en cours – en cela il s'agit d'un livre qui devrait en appeler d'autres, notamment pour élargir la réflexion à d'autres contextes, en Afrique ou en Amérique Latine en particulier. Il replace certainement la sociolinguistique, une sociolinguistique des locuteurs, au cœur des préoccupations de notre temps, en plaçant le langage et la communication au centre des processus actuels de régulation des sociétés capitalistes et de création/reproduction de leurs inégalités sociales. Mais en le plaçant aussi au cœur de la contestation de ces mêmes processus ou des tensions qui leur sont inhérentes.

Nadège LECHEVREL

Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique

Paris, Academia, 2010, 210 pages

Compte rendu de Jacques Guilhaumou, UMR Triangle, ENS-Lyon

Docteure en sciences du langage, Nadège Lechevrel travaille au Centre de linguistique anthropologique et sociolinguistique de l'Institut Marcel Mauss (EHESS). Son étude s'inscrit en premier lieu dans le cadre très général du transfert des sciences de la vie vers les sciences du langage. Au XIX^e siècle, les spécialistes de la grammaire comparée des langues de type évolutionniste s'appuient sur des taxinomies naturalistes, ce qui induit une analogie entre le développement des langues et celui des espèces vivantes. Avec les doctrines racistes et eugénistes du XX^e siècle, cette approche est fortement dévalorisée, mais il en demeure des acquis, l'émergence de la complexité et la nécessité de tester les modèles écologiques. Il s'agit alors présentement d'interroger les méthodes et les concepts de l'écologie linguistique de manière à cerner un nouveau champ épistémologique au sein des interactions nature/animal/homme en rupture avec le finalisme, le vitalisme et le réductionnisme.

Nadège Lechevrel se propose alors de ne pas prendre l'écologie linguistique comme un « terme » théorique construit, mais comme un « concept » qui ne cesse de se modifier au fur et mesure que se constitue le cadre théorique dans une série d'usages scientifiques avec un point de départ identifiable,

le texte fondateur d'Einar Haugen en 1971, « The ecology of language » (*The Linguistic reporter*, 19-26) Les notions empruntées à l'écologie sont soit mises en argument dans des trajets discursifs, soit prises dans des processus de transfert et d'appropriation dont il convient de retracer les cheminements. Il s'agit donc de considérer les stratégies discursives, à propos des usages - analyse lexicale incluse - et des concepts présents chez des auteurs d'une discipline émergente, la linguistique écologique, en questionnant le rôle du contexte dans la production et la réception de ces concepts. La démarche mise en œuvre avec un grand succès consiste ainsi en l'association d'une approche monographique sur un corpus d'écrits en écolinguistique depuis 1971 à une orientation analytique historique et pragmatique liant histoire des idées linguistiques et histoire sociale des concepts relatifs à la langue. À la croisée de l'histoire langagière des concepts et de l'histoire des usages scientifiques, nous prenons connaissance d'une façon nouvelle de délimiter des stratégies discursives saisies dans le contexte de production et de réception des concepts, par le fait même de singulariser des mises en argument au sein de trajets discursifs.

En tant qu'historien des concepts, nous sommes bien sûr très intéressé par une démarche qui permet de comprendre l'articulation des usages aux concepts dans le champ des appellations d'« écolinguistique » et d'« écologie linguistique », « linguistique écologique », « écologie du langage », « écologie des langues » au titre d'une approche de plus en plus dynamique des relations entre les hommes, les langues et leur environnement, et à l'encontre d'une linguistique formelle au contenu certes important mais adépte d'un métalangage souvent incertain.

Cependant l'état des lieux, appuyé sur une bibliographie imposante à la fois par son ampleur, et son classement thématique et chronologique (pages 157-208), ne se réduit pas à un tableau analytique des appellations qui justifie en fin de compte le choix du terme de « linguistique écologique ». De manière tout aussi informée par un très vaste corpus, l'enquête s'inscrit dans le champ de l'histoire des idées linguistiques. Retraçons en les étapes.

Le chapitre 1 construit au sein des sciences sociales l'ex-cursus d'une discipline hybride, hétérogène, ce qui permet de cerner son objet en dépit des obstacles actuels à sa diffusion. En son sein, un objet naturel est spatialement identifiable : l'écosystème apparaît comme un fragment de la réalité lié par exemple à des espaces multilingues. Et la plupart des argumentaires défendent l'idée qu'il s'agit de corrélérer écosystèmes naturels et indexicalisation de l'environnement dans les langues. Il s'agit alors d'approcher cette hétérogénéité sans tomber dans un nominalisme en

constante instabilité, surtout dans le corpus Internet disponible à tous, par ailleurs en fort accroissement sur le plan quantitatif des références. C'est là où apparaît, dans un chapitre 2 propre l'étude sémantique des notions, l'intérêt, en appui sur les usages scientifiques, d'une distinction analytique entre l'écologie linguistique et l'écologuistique. Cette distinction concerne principalement la différence entre une utilisation métaphorique du concept issu de l'écologie biologique sans vraiment d'apport théorique supplémentaire et une approche des discours environnementaux et de leur influence sur la nature tout aussi métaphorique à vrai dire, mais beaucoup plus dynamique, plus productrice de concepts. Nous avons déjà mentionné la position pivot, dans ce travail, de l'enquête discursive sur les diverses appellations de la discipline.

Le chapitre 3 porte centralement sur la dimension critique initiale de l'écologie linguistique à partir de l'apport initial, mais très impressionnant, d'Einar Haugen (1971). Le point central concerne la réflexivité sur les pratiques des linguistes en ce domaine avec la considération parallèle de travaux historiques attenants. C'est là où l'enquête critique prend tout son sens, et se situe à l'intérieur même de la production scientifique. Alors que la notion d'environnement est centrale dans les débats, Einar Haugen récuse l'idée d'un critère spatial prédéterminé associé à cette notion. La question de la territorialisation des langues est ainsi mise sur le devant du débat, en donnant à la notion d'environnement une dimension cognitive large, par le fait de la prise en compte de la réflexivité des acteurs de la langue, de l'utilisateur au scientifique, dans l'environnement social et culturel.

Le mieux sans doute est de citer un extrait traduit par Nadège Lechevrel de l'article si novateur de Haugen en son temps : « L'écologie de la langue peut être définie comme l'étude des interactions entre une langue et son environnement. La définition de l'environnement pourrait faire penser tout d'abord au monde référentiel auquel la langue fournit un index. Cependant, ceci ne constitue pas l'environnement de la langue, mais celui de son lexique et de sa grammaire. Le véritable environnement d'une langue est la société qui l'utilise comme un de ses codes. Une langue existe seulement dans les esprits (les cerveaux) de ses utilisateurs et elle fonctionne en reliant ces utilisateurs les uns aux autres, et à la nature, c'est-à-dire leur environnement social et naturel. Son écologie est donc pour moitié psychologique, à savoir son interaction avec d'autres langues dans les esprits de locuteurs bilingues et multilingues, et sociologique, à savoir son interaction avec la société dans laquelle elle fonctionne comme moyen de communication. L'écologie

de la langue est ainsi déterminée par des personnes qui l'apprennent, l'utilisent, et la transmettent à d'autres » (Haugen, 1971, 19, cité en anglais et traduit pages 86-87).

Le chapitre 4 termine l'ouvrage sur une revue des méthodologies principales en ce domaine dans les travaux récents. On constate ainsi une grande diversité d'approches dans les types de construction proposés, y compris jusqu'à des auteurs partisans de la complexité à l'horizon d'une formalisation unificatrice, au nom du refus de substituer la complexité des phénomènes langagiers à la formalisation. Nulle raison également de soutenir, de citer plus tel auteur que tel autre, à part Haugen en position de fondateur. Il s'agit surtout de trouver un point de vue méthodologique unificateur de l'espace de ressemblance entre champs symboliques sans négliger, au contraire, une perspective diachronique. Il apparaît ainsi l'ampleur de la modification apportée par une telle approche écolinguistique dans ce qu'elle modifie de la démarche du sociolinguiste qui se concentre désormais plus sur des éléments processuels que sur des valeurs formelles. Il est ainsi possible d'identifier des mécanismes communs, et non de simples items linguistiques attribués au « génie » de tel ou tel linguiste ou à « l'exemplarité » de tel ou tel terrain. Il est de même possible de sortir d'un point de vue métaphorique, en promouvant une dimension épistémologique qui souligne la co-évolution de l'intérieur (l'esprit) et de l'extérieur (la réalité) par le fait même de l'hétérogénéité, ce qui induit une proximité avec les systèmes complexes se situant au croisement de l'interactionnisme et de l'interdisciplinarité.

Nous retrouvons ici une préoccupation propre aux travaux les plus récents en philosophie de l'esprit, par exemple dans la considération du trajet de Wittgenstein à Vincent Descombes au plus près d'une philosophie du langage (voir à ce propos Sandra Laugier, Wittgenstein. *Les sens de l'usage*, Paris, Vrin, 2009). Les phénomènes du mental y prennent une importance décisive, sans rompre avec une approche réaliste des conditions de production de la langue et de l'histoire de son extérieur même. On peut également considérer un lien possible avec la sociologie cognitive (voir sur ce point *La sociologie cognitive*, sous la direction de Fabrice Clément et Laurence Kaufmann, Paris, Éditions de la MSH, 2011) sur l'organisation sociale des systèmes qui évalue la manière dont les individus répondent à leurs tâches en recourant à des solutions prises dans le contexte naturel de leur environnement par l'usage, dans l'action, de toutes sortes d'outils et de concepts. Nous pouvons alors aussi parler d'une cognition située, distribuée de nature linguistique en

termes de capacités, de constructions d'environnements exploitables, et d'attribution de tâches à des individus, bref tout ce qui touche à la complexité même de l'écologie linguistique.

Retenons en fin de compte l'apport particulièrement novateur de l'ouvrage de Nadège Lechevrel tant au plan méthodologique, avec un croisement très fructueux entre l'histoire langagière des concepts et l'histoire des idées linguistiques, qu'au plan épistémologique par l'inscription de la méthode et de l'enquête attenante dans l'étude des conditions de production d'un nouveau savoir à la jonction de la linguistique et de l'écologie. Ici s'ouvre un horizon nouveau à des chercheurs issus de toutes sortes de disciplines qui veulent sortir d'une approche uniquement spatialisée de l'environnement, donc du contexte pour entrer dans la caractérisation de processus dynamiques de manière à la fois hétérogène, continue et unificatrice, tout en considérant un parcours qui situe les acteurs et leur histoire au sein même du champ des savoirs scientifiques.